

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 38 (2014)

Artikel: Souvenirs = Seuveniainces
Autor: Chapuis, Bernard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064614>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Souvenirs

*Le souvenir revisite le passé
et l'irradie d'une lumière magique.*

Damphreux et Lugnez se touchent. Celui qui ne le sait pas ne voit pas la différence. Mon père, qui est né en 1892, était boulanger à Damphreux. Il cuisait le pain pour les deux villages. On disait qu'il faisait le meilleur pain de toute l'Ajoie. De ma vie je n'en ai mangé de meilleur. Quand j'y pense, j'en ai encore la nostalgie. Il se levait à quatre heures du matin, parfois à trois heures. Il enfournait vers les cinq heures. Cela sentait bon dans toute la maison et jusque dehors. Après la fournée, pour profiter de la chaleur du four, des femmes appor-

taient des gâteaux à cuire ou des quartiers de pomme à sécher. Mon père déjeunait puis préparait sa tournée. Il n'avait pas de voiture, il accrochait une remorque derrière son vélo. Il faisait une croix sur chaque miche en la nommant: Marguerite, Lucie, Antoinette. Il connaissait le goût de ses clientes, telle voulait son pain bien cuit, telle autre pas trop.

Durant un certain temps, un boulanger de Cœuve lui faisait concurrence. Il était plus riche que nous. Il venait avec une charrette tirée par un

cheval noir. Ma mère criait: «Dépêche-toi, Abel, avant que celui de Cœuve n'arrive!»

Nous avions quelques vaches que je gardais aux champs en automne. Il fallait bien les surveiller, pour qu'elles n'aillent pas brouter le trèfle ou les betteraves. Combien de fois je leur ai couru après. Ma mère les trayait matin et soir et nous, les garçons, nous devions tous donner un coup de main avant de partir à l'école. A chacun sa tâche, l'aîné sortait le fumier, le second portait le lait à la laiterie. Moi, je

Seuveniainces

Daimpbreux èt Niungnèz s' touchant. Çtu que n' sait p' ne voit p' lai diff'reince. Mon père, qu'ât nè en 1892, était blantchie è Daimpbreux. È tieujait l' pain po les dous v'laidges. An dyait qu'è f'sait le moyou pain de tote l'Aidjoûe. De mai vie i n'en aî maindgi in moyou. Tiaind qu'i yi muse, i en aî encoé tot lai griè. È s'yevait és quatre di maitin, des côps és trâs. È botait à foué voi les cintches. Çoli sentait bon dains tote lai mâjon èt pens djuqu'à d'avint l'heus. Aiprès lai jouénée, po profitait d' lai tchalon di foué, des fanne aip-poétchînt des toétchés è tiendre ou bin des quatch'lats d' pammes è soitchi. Mon père

dédjunait èt pens préparait sai toénè. È n'avait p' de dyimbarde, èl aicreutçait ènne remorque drie son vélo. È f'sait ènne croux chus tchéque miche, è yi botait in nom. Marguerite, Lucie, Antoinette. È cognéçait le goût de ses clientes, çtée-ci v'lait son pain bin tient, çt'âtre pe trop..

In temps, è y en aivait yun d' Tieuve que yi f'sait concurrence. Èl était pus rêtche que nós. È v'nait d'aivô ènne tchairrate tyirie poi in noi tchvâ. Mai mère breûyait: «Dépâdge-te, Abel, d'avint que çtu d'Tieuve n'airriveuche!»

Nós aivîns dous trâs vaitches qu'i void-geos és tchaimps l'erbâ. È les faiyait bin cheurvoyie, po qu'elles n'alleuchînt p' dains l' traye ou bin dains les bett'raves. Cobin de côps i yôs aî ritè aiprès. Mai mère les traivyait maitin èt soi èt pens nós, les bouebes, nós daivîns tus prâtaie main fouetche d'avint que d' paitchi en l'école. Tchétiun sai bésaigue, not' gros botait feu l'feumie, l'âtre poétçait le laissé en lai frutiè. Moi, i preniôs tiensain des laipîns. Dains lai vâ-prée, nós daivîns encoé fendre le bos po l'foué.

Mon père ne rittait p' à môtie, mains èl était crayaint. È y en é que promettant des



soignais les lapins. L'après-midi, nous devions encore fendre le bois pour le four.

Mon père ne courait pas à l'église, mais il était croyant. Il en est qui promettent de l'argent à saint Antoine pour retrouver leurs lunettes ou leurs

clés. Lui n'en avait pas les moyens. Pour remercier, il écrivait sur un bout de papier «Bon pour une miche de pain» et il glissait le billet dans le tronc

son.
ches
mo
bia.



sous en sint Antoène po r'trovaie vos breli-
ghes ou bin vos chiès. Lu n'avait p' les
moyens. Po eurméchaie, è graiyenait chu in
biat «Bon po ènne michatte de pain» èt

tchissait le biat dains l' tronchat di môtie.
È léchait à tiurie le tiensain de r'botaie le
biat en çtu qu'en aivait fâte.

Mes poirents ne djàsint ran qu' frainçais
d'avô nôs. Ès vlint qu' nôs feuchins bin
prépairès po l'écôle. Mains d'avô les dgens
du v'laidge, le patois, qu'était yote premie

de l'église. Il laissait au curé le soin de remettre le bon à une personne dans le besoin.

Mes parents ne parlaient que français avec nous. Ils voulaient que nous soyons bien préparés à entrer à l'école. Cependant, avec les gens du village, le patois, qui était leur premier langage, reprenait le dessus. Mon père en connaissait tous les secrets. Il le parlait avec aisance et l'écrivait sans fautes. C'était un plaisir de l'entendre.

Ainsi, mon père avait deux métiers, paysan et boulanger. En outre, il était poète. Il écrivait des poésies qu'il recopiait dans un carnet à couverture noire. Il écrivait aussi bien en français qu'en patois. Comme il aimait bien ses clientes, il n'oubliait jamais leur anniversaire. «Tiens, Mélie, puisque c'est ta fête, je t'ai écrit quelque chose.» Mélie rougissait comme une écrivisse et vite cachait le papier dans son tablier.

En été, Julia, une femme de Cœuve, faisait le tour du village avec son petit char à bras pour vendre ses cerises. On lui en demandait un livre par ci, une écuelle par là, si bien qu'à la fin du village, il ne lui restait presque plus rien, quelques cerises au fond d'un corbillon; elle les distribuait aux enfants.

Elle rentrait chez elle toute guillerette. Elle avait gagné sa journée, et surtout, elle avait bavardé, elle avait pris du bon temps.

Un jour – je me souviens, c'était pendant la guerre –, avant de commencer sa tournée, mon père la hèle:

– Arrête-toi, Julia! Tu n'as pas besoin d'aller plus loin. Je veux t'acheter toutes tes cerises.

– Qu'est-ce que tu dis, Abel?

– Vends-moi tes cerises! Il me les faut toutes. Les soldats m'ont commandé des gâteaux aux cerises pour ce soir. Eh bien, tu me les donnes ou quoi?

– Non!

– Et pourquoi?

– Tu auras ton corbillon si tu veux, rien de plus. Je regrette, Abel, mais je ne peux pas. Si je te vends toutes mes cerises, qu'est-ce que je vais faire tout l'après-midi?

Dès que j'ai pu, j'ai donné un coup de main pour la tournée. Je portais le pain dans une hotte derrière le dos et je m'élançais sur mon vélo. Emile, qui travaillait à la sablière, ne rentrait que le soir. Il laissait une imposte ouverte, malheureusement c'était un peu trop haut pour moi. Je prenais mon élan, je visais du mieux que je pouvais, et je lançais la michette par cette ouverture. Le soir, Emile devait la chercher

dans toute la chambre, sous la table, sous les meubles.

Pour aller de l'école de Lugnez jusque sur la Côte, il fallait traverser la Cœuvatte sur un petit pont sans parapet. Une fois, je suis tombé dans la rivière. Les bretelles de ma hotte étaient prises dans le guidon. J'ai failli me noyer. Tous mes pains flottaient sur l'eau. Je les ai rapportés à la maison. Nous n'avons pas pu les vendre. Nous les avons donnés aux cochons. Mon père les a remplacés. Il ne m'a pas grondé. Il savait faire preuve de compréhension.

Les clients que je trouvais chez eux payaient tout de suite. Les autres «allaient au carnet», comme on disait alors. J'inscrivais la somme due dans un calepin et ils payaient à la fin du mois.

Jean-Pierre Grigou, lui, n'allait pas au carnet, il me payait sur-le-champ, ce qui ne m'arrangeait pas. Il habitait seul dans une petite maison aujourd'hui détruite. Il était d'une telle avarice qu'il aurait écorché un pou simplement pour en avoir la peau; ça peut toujours servir. Chaque jour, il prenait sa michette. A l'époque, la livre coûtait trente-sept centimes. Il me donnait deux pièces de vingt. Bien souvent, je n'avais pas la monnaie à lui rendre. «Tu me dois trois centimes, me disait-il. Tu me les rapporteras en-

yaindyaidge, reprenait le d'chus. Mon père en cognéçait tos les ch'crès. È le djásait qu' çoli f'sait piaiji d' louyi, èt meinme, è le graiyenait sains fête.

Aidonc, mon père aivait dous métiers, païyisain èt blanchie. En pus, èl était poète. È graiyenait des poésies qu' èl eurcoppait dains in retienyat d'aivô ènne noire tchevétche. È graiyenait aich' bin en fraînçais qu'en patois. Cment qu'èl ainmait bin, ses clientes, è n' rébiait djemains yote anniversaire. «Tins, Mélie, cment ç'ât tai fête, i t'ai graiyenè àtche.» Lai Mélie v'niait roudge cment ènne graibeusse èt vite caitchait l' païpie dains son dvaintrie.

À tchâtemps, lai Djulia, ènne de Tieuve, f'sait le toué di v'laidge d'aivô son tchairrat po vendre ses çliejes An yi en d'maindait ènne livre poi chi, ènne ètchéye poi li, che bin qu'à bout di v'laidge è n'yi d'moèrait quasi pus ran, dous trās çliejes à fond d'ènne cratete, qu'èlle baiyait és afaints.

Èlle s'en r'veniait en l'hôtâ tote bèyerouse. Èlle aivait dyaingnè sai djouènè, èt chutot, èlle aivait djâse, èlle aivait pris di bon temps.

În djoué, qu'i m'sorins, c'était pendaint lai dyière, d'vaint d'aicmencie sai touènè, mon père lai récrie:

— Râte-te, Djulia! T' n'ès p'fâte d'allaie pus loin. I vens t'aichtaie totes tes çliejes.

— Qu'ât-ce te dis, Abel?

— Vends-me tes çliejes! È m'les fât totes. Les soudaîts m'aint commaindè des toétchés és çliejes po ci soi. Yè bin, te m' les bèyes ou bin quoi?

— Nian!

— Èt poquoi?

— T'airés tai cratte s' te vens, ran d'pus. È m'en encrât, Abel, mains i n' serôs. S'i t' vends totes mes çliejes, qu'ât-ce qu'i vens fotre tote lai sainte vâprée?

Dâ qu'i aî poéyu, i aî bèye in còp d'main po lai toènnè. I poétchôs le pain dains ènne botte drie le dos èt pens i m' yainçôs ch' mon vélo. L'Émile que travaïait en lai saïblie, ne rentrait qu' le soi. È léchait in guichèt oeuvre, in po trop bât po moi. I prenîôs mon élan, i vjôs l' meus qu'i poéyôs, èt pens i yainçôs çte michatte poi çt'euverture. Le soi, l'Émile lai d'vait tchêri dains tot l'poïye, dos lai tâle, dos les moubyes.

Po allaie dâ l'école de Niungnéz djuque ch' lai Côte, è faiyait travoichie lai Tieuvatte chus in pièt pont sains murat. În còp, i sens tchoé dains lai r'viere. Les bretêlles de mai botte étint prijes dains l' guidon. I m' sens quasi nayé. Tos mes pains flottint chu l'âve. I les aî raïppoétchés en l'hôtâ. Nôs n'ains p' poéyu les vendre. Nôs les ains bèyis és poûes. Mon père les é rempiaicis. È n' m' é p' granmoinnè. El aivait brament de compregnoure.

Les clients qu'i trovôs en l'hôtâ me païyint tot comptant. Les âtres allint à carnet, cment an dyait. I incherivôs lai

somme dains in rteuyât èt pens ès païyint en lai fin di mois.

Ci Djeain-Piere Grigou, lu, n'allait p' à carnet, è m' païyait comptant, çoli n' m'airrandgeait pe. È vétyait tot d' pai lu dains ènne petète mājōn qu'ât aivu détrute. C'était in grippe-sou qu'airait écoértchè in pouye po en aivoi lai pé. È prenait tos les djoués sai michatte. Lai livre côtaït trente-sept centimes. È me bèyait dous pieçattes de vingt. Bin svent, i n'aivôs p' lai mannaie po yi rendre. «Te m' dais trās centimes, que m'diaït l'hanne. Te m' les rappoétch'rés encoé adjd'heu.» Aïprès dénée, i sâtôs ch' mon vélo po raïppoétchaie ces trās roudges centimes.

Voi lai cîntyaintaine, mon père é predju lai vue. Tchétche médi, i yi yéjôs lai feuille. Mes poirents étint aïboènnès à Jura. I ainmôs bin çte feuille, chutot les fôles de Jules Surdez, in tot foïte cognéçhou d' not' hichtoire èt pens de not' patois.

— Tiu ât-ce qu'ât moué? me d'maindait mon père.

În djoué, è m'é d'maindè d' l'condûere à cèm'terre. È seïntait le bord des tombes d'aivô sai bianche cainne.

— Tiu ç'ât, çtu-ci?

I yi yéjôs le nom graïynè ch' lai piere.

— Èt pens çtu-li?

— Djeain-Piere Grigou

— Oh bin, ci Djeain-Piere, c'était ènne sacrée peïngnatte.

Aidonc è se pentche ch' lai tombe:

core aujourd'hui.» Après dîner, je sautais sur mon vélo pour lui rapporter ces trois centimes rouges.

Vers la cinquantaine, mon père a perdu la vue. Tous les jours à midi, je lui lisais le journal. Mes parents étaient abonnés au *Jura*. J'aimais bien ce journal, surtout les histoires de Jules Surdez, un fin connaisseur de notre histoire et de notre patois.

— Qui donc est mort ? me demandait mon père.

Un jour, il m'a demandé de le conduire au cimetière. Il tâtait le bord des tombes du bout de sa canne blanche.

— Celui-ci, qui est-ce ?

Je lui lisais le nom gravé sur la pierre.

— Et celui-là ?

— Jean-Pierre Grigou.

— Oh, ce Jean-Pierre, c'était un sacré avare.

Là-dessus, il se penche sur la tombe :

— Eh bien, t'en a assez, maintenant, des sous, Jean-Pierre ?

Cela fait plus de cinquante ans que mon père est mort. Un jour, il est parti sans bruit retrouver ce Jean-Pierre au pays des taupes. De quoi parlent-ils tous les deux ? Ils se disent que les sous, ce n'est pas tout, comme cette

femme de Cœuve qui vendait ses cerises.

Je pense encore chaque jour à celui qui m'a donné, avec la vie, l'amour du pays et la musique du patois. Je sens encore l'odeur de son pain.

Bernard Chapuis

Illustrations de Marylène Valle





– Éh bin, t'en ès prou, mitnaint, des
sous, Djeain-Piere ?

Çoli fait pus d'cinquante ans que mon
père n'ât pus. In djoué, èl ât paitchi sains
brut po rtrovaie ci Djeain-Piere Grigou â
pays des Tarpies. De quoi ât-ce qu'ès djâ-
sant les dous ensoène ? E s'diant qu' les
sous ç' n' ât p' le tot, cment çtée d' Tieuve
que vendait ses çlièjes.

I muse encoé tchètche djoué en çtu qu'm'
é bèye, dàvô lai vie, l'aimoé di pays èt
peus l'airoiye di patois. I ât encoé dains l'
nèz lai cheinton d' son pain.

Bernard Chapuis



A une jeune folle

Pourquoi, dis donc un peu, Agathe,
Que tu n'as pas voulu de moi?
Est-ce que tu crois, pauvre fille
Que tu as été faite pour un roi?

Même si tu as une belle tête,
De très beaux yeux, un nez bien droit,
Est-ce que tu crois, pauvre petite,
Qu'il n'y en a pas de mieux que toi?

Abel Chapuis 1892-1962

En ènne djûene dôbatte

*Poquoi, dis voûere in pô, Aigathe
Que te n'és pe voyu de moi?
Ât-ce que te craïs, pouere bâichatte
Que t'és aivu faie po in roi?*

*Dâ que t'és ènne belle tête,
Des tot bés l'eûyes, in nèz bîn droit,
Ât-ce que te craïs, pouere petête,
Qu'è n'y en é pe de mieux que toi?*

Abel Chapuis 1892-1962

